
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 10 (1982)

DOI: 10.11588/fr.1982.0.51160

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

politische Aktivität umsetzte (S. 400). Cheney hat hervorgehoben, daß dafür zunächst spirituelle Motive, Fragen der Kirchenreform zumal, den Ausgangspunkt bilden. Ein Hinweis auf den Rang des Papstes als theologischer Schriftsteller (*De miseria humanae conditionis*, *De missarum mysteriis*) fehlt nicht. »Das wesentliche Element seines Reformprogramms war eine einheitliche Beobachtung eines römischen Christentums« (S. 40) und eben hier liegt das Movens für seine Innovationen und Ausgestaltungen des kanonischen Rechts, mochten sie nun Kreuzzugsfragen, Häretiker und Schismatiker betreffen oder Probleme der Kirchendisziplin und -jurisdiktion. Allein dieses Anliegen begründet schon eine energische Betonung seines Führungsanspruches, und es versteht sich von selbst, daß er ihn auch auf genuin politische Fragen ausdehnte, wie etwa auf den Anspruch, zwischen den drei rivalisierenden Anwärtern auf den deutschen Thron zu entscheiden. Was aber den Politiker Innozenz angeht, so hat Cheney als Kontrast zu den theoretischen Äußerungen seinen Sinn für das Erreichbare, seine Flexibilität hervorgehoben und belegt. Und das heißt: er zeigt ihn als Pragmatiker, nicht aber als Opportunisten.

Den Schlüsselsatz für sein Verständnis der Politik des Papstes hat Cheney auf S. 404 niedergeschrieben: »Innozenz neigte dazu, eine höchst komplizierte Beziehung in Rechtsbegriffen (*legal terms*) auszudrücken.« Das darf als Quintessenz des Beweismaterials gelten, das in diesem Buch ausgebreitet und verarbeitet ist. In der Tat hat Cheney die innozentianische Politik an vielen Stellen des Werks als juristischen Prozeß interpretiert; man lese etwa die glänzende Interpretation des Schreibens *Novit ille* von 1204, mit dem der Papst sich aus dem Konflikt um die Normandie zurückzog und das *fait accompli* akzeptierte, ohne seine Grundsätze aufgeben zu müssen. Diese »Rechtsförmigkeit« der Politik des Papstes – von Cheney vielfach herausgearbeitet – fügt sich ein in das Bild, das der zweite Teil zeichnet und dürfte sich als fruchtbarer Ansatzpunkt für weitere Forschungen erweisen. Die Spannung zwischen Anspruch und Ergebnis allerdings, die das Wirken Innozenz' III. kennzeichnet, bleibt bestehen. Der Autor selbst hat abschließend darauf verwiesen. Gleichzeitig hat er darauf verzichtet, das Ergebnis der Beziehungen Innozenz' III. zu England auf eine kurze Formel zu bringen (das läßt schon die Vielfalt der Aspekte nicht zu), hat aber keine Zweifel an seiner Überzeugung gelassen, daß die weitere Entwicklung des englischen Verhältnisses zur Kurie während des 13. Jahrhunderts entscheidend durch diesen Papst und seine Politik geprägt wurden.

Auch für die abschließende Würdigung dieses Buches verbietet sich eine zusammenfassende Formel. An ihrer Stelle mag der Dank an den Autor stehen, der unser Wissen um die Geschichte des Papsttums, der Kanonistik und der englischen Kirche auf so vielseitige und fruchtbare Weise und so entscheidend erweitert hat. Er hat mit diesem Werk einen Standard gesetzt, an dem sich alle folgenden Bände dieser Reihe, die sich mit Innozenz' III. befassen, werden messen lassen müssen.

Peter JOHANEK, Münster i. W.

André VAUCHEZ, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du moyen âge d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, Rome (Ecole Française de Rome) 1981, in-8°, X-765 p., 3 cartes, 52 figures (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, 241).

La publication de cette grande thèse – grande dans tous les sens du terme – marque l'aboutissement d'une quinzaine d'années de travail, dont la moitié passées à Rome. Le point de vue de l'A. face à la sainteté n'est pas tellement celui du théologien, bien qu'il établisse des liens avec l'évolution des idées théologiques (p. 557, 609), et encore moins celui de l'historien positiviste (p. 2), même s'il est toujours soucieux de précision chronologique. Son regard est avant tout celui de l'historien sociologue, pour qui – selon la formule de S. Bonnet (p. 8) – le saint est à la

fois »une réponse aux besoins spirituels« d'une époque et une »illustration éminente des idées que les chrétiens d'un temps se sont fait de la sainteté«; dès lors, les procès de canonisation peuvent être étudiés comme »le lieu d'une confrontation ... entre la culture des couches dominantes ... et celle des classes subalternes« (p. 4).

Le champ chronologique embrassé par cette étude s'étend de la fin du XII^e siècle, époque où la papauté affermit son contrôle sur le processus de canonisation, jusqu'au premier tiers du XV^e siècle, alors que s'interrompent pour quelques décennies et les canonisations et le lancement d'enquêtes nouvelles par la papauté. Ce domaine est parcouru d'un bout à l'autre à trois niveaux différents, non sans quelques répétitions et recoupements: allant de l'extérieur du phénomène vers l'intérieur et du général au particulier, l'A. examine successivement l'évolution de l'attitude de l'Eglise envers le culte des saints, puis l'écart qui se creuse progressivement entre les conceptions populaire, locale et officielle de la sainteté, enfin les attitudes en bonne partie convergentes du peuple chrétien et de la hiérarchie envers les manifestations concrètes de la sainteté.

Le premier Livre (p. 11–162) aborde l'histoire de la sainteté sous l'angle institutionnel et brosse un tableau de l'attitude de l'Eglise envers le culte des saints, depuis les origines jusqu'à la fin du moyen âge. Il en résulte certains raccourcis qui ne donnent pas toujours satisfaction, même si on laisse de côté quelques inexactitudes matérielles (Grégoire de Tours au V^e s., p. 18; s. Avit mis pour s. Aignan d'Orléans, p. 19). Les délais de publication n'ont pas permis à l'A. d'utiliser plusieurs fascicules récents de la »Typologie des sources du moyen âge occidental« qui clarifient les conditions d'utilisation des documents hagiographiques; il a néanmoins eu le mérite de ne pas se laisser détourner de son entreprise par la réputation de stéréotypisation dont on affuble trop souvent les sources hagiographiques de façon indistincte (p. 2 et 541). Cela étant, il est toutefois surprenant de le voir répéter sans nuances des reproches traditionnels à l'encontre de l'hagiographie mérovingienne (»véritables romans«, p. 21). Après l'élimination des prérogatives épiscopales en matière de canonisation au cours du XIII^e siècle, on voit apparaître à partir du troisième tiers de ce siècle un hiatus croissant envers la sainteté reconnue et honorée par les Eglises locales et les fidèles d'une part, et la sainteté approuvée et promue par l'Eglise romaine d'autre part.

Cette distinction fondamentale sert ensuite d'armature au deuxième Livre (p. 163–489), le plus long et le plus novateur de la thèse. Se ralliant à la perspective sociologique de la sainteté prônée par P. Delooy, l'A. conduit en deux étapes son étude de la typologie de la sainteté médiévale. D'un côté, la sainteté populaire et locale, telle que nous la révèlent les sources hagiographiques traditionnelles; même si l'on peut hésiter devant l'énoncé d'une »loi de l'affectivité populaire« selon laquelle »la pitié suscite la piété« (p. 178), il se dégage de cette analyse une distinction entre deux zones culturelles en Europe – nord et sud –, clivage qui reflète deux types de sociétés et qui pourrait se vérifier dans bien d'autres secteurs de la civilisation médiévale. D'un autre côté, la sainteté officielle de l'Eglise romaine, réfléchi par sept dizaines de procès ou enquêtes de canonisation; les trois innovations principales à signaler ici sont le succès des saints affiliés aux ordres mendiants, la percée de la sainteté laïque et l'invasion mystique qui bloquera l'évolution de la conception de la sainteté pour quelques décennies à partir du dernier quart du XIV^e siècle. D'une façon générale, il n'y a pas de conflit ouvert entre les points de vue locaux et officiels, mais acculturation des masses par le Magistère; cela est par exemple bien illustré par le sort de la sainteté laïque. Comme au X^e siècle, les saints laïcs manifestent moins leur perfection par le monde que dans le monde; mais contrairement à s. Géraud d'Aurillac († 909), ils reçoivent une reconnaissance institutionnelle et ne sont pas aussitôt enfouis sous le boisseau: c'est pour être mieux transformés en »porte-paroles d'une religion typiquement cléricale« (p. 448).

Le Livre III (p. 491–622) présente le même type de construction à deux étages, où l'A. s'applique à reconstituer, au niveau des structures mentales, la perception de la sainteté dans la

mentalité commune (d'après les informations *in partibus*), puis chez les grands clercs de l'entourage pontifical (d'après les documents de la phase curiale des procès de canonisation). Dans l'ensemble, tous s'accordent à reconnaître l'existence du merveilleux, même les curialistes qu'on aurait pu croire plus critiques; mais ces derniers infléchissent la portée des signes surnaturels, en les traitant comme des confirmations plutôt que des preuves de la sainteté et en les utilisant comme moyens pédagogiques pour populariser des modèles dont ils veulent promouvoir le culte.

Le volume s'achève par deux annexes reproduisant des documents inédits relatifs au procès de canonisation de Thomas de Cantiloupe († 1282), un imposant inventaire des sources (p. 655–683) qui ne pouvait être exhaustif que pour les documents liés aux procès de canonisation tenus entre 1185 et 1431, une bibliographie non moins impressionnante (p. 685–716) qui s'arrête pour l'essentiel à l'année 1978 et trois index (toponymique, anthroponymique et analytique) intelligemment dressés et assez complets; pour le dernier, on aurait pu doubler le nombre de relevés à la rubrique *articuli interrogatorii* et ajouter avec profit un article *informatio in partibus*.

Un travail d'une telle envergure ne pouvait pas échapper à toute critique; quatre observations, d'importance inégale, nous paraissent s'imposer. D'emblée (p. 6), l'A. a adopté le parti de concentrer son attention sur les *novi sancti*: ce qui est avisé pour mieux comprendre le fort courant d'enrichissement et de renouvellement du sanctoral ne risque-t-il pas de conduire à sous-estimer l'importance de la continuité discrète en matière de dévotion aux saints? Si la référence à l'héroïcité des vertus s'affirme à partir de la fin du XIII^e s., l'*ultra humanum modum* est déjà présent dans la *Vita Martini Turonensis* de Sulpice Sévère (II, 7) ... A tout prendre, la documentation mise en œuvre pour une étude aussi largement découpée dans le temps et dans l'espace est inégalement répartie, au point de rendre fragiles certains résultats, notamment pour les facettes officielles et romaines des questions traitées: 72 dossiers pour deux siècles et demi dans toute l'Europe ... Ce malaise à l'égard de la documentation écrite ressort encore avec plus de netteté au cours des exercices de quantification, du fait que les statistiques sont formulées en pourcentages plutôt qu'en chiffres absolus (une exception au tableau XXIX); la base chiffrée est parfois si étroite que l'inscription d'une seule unité dans une colonne peut propulser un pourcentage d'une façon illusoire (tableau XXI, p. 314: un seul prêtre canonisé = 4,3% des procès et 9% des canonisations). Enfin, le souci remarquable de l'A. pour la précision chronologique – on ne répétera pas trop que la pratique de l'histoire des mentalités ne dispense nullement de bien établir des jalons dans le temps – ne l'a-t-il pas mené parfois à des périodisations un peu trop raffinées ou des distinctions trop tranchées? Est-ce qu'il faut vraiment attendre aussi tard que les XIV^e–XV^e s., »au terme de l'évolution«, pour voir l'image sainte finir par jouer le même rôle que les reliques (p. 529)? Qu'un saint ait su conserver un équilibre entre action et contemplation est-il vraiment original pour le début du XIII^e siècle (p. 591)?

Mais ces quelques remarques ne doivent pas obscurcir le fait que cette étude fera date. Non seulement parce qu'elle est écrite en un style agréable, présentée luxueusement, enrichie de nombreuses indications suggestives pour des travaux à entreprendre et accompagnée de cartes et d'un riche dossier iconographique, de provenance principalement italienne. L'importance de cette contribution majeure à l'histoire de la sainteté se mesure surtout au fait qu'on ne pourra plus s'abstenir de combiner les voies d'approche historique et sociologique pour un tel champ d'études, et que s'imposera désormais clairement la nécessité d'affronter franchement le problème des relations entre religion et culture au sens le plus large. Les médiévistes en général, et les hagiologues en particulier, devront tenir compte de la problématique et de la grille d'analyse mises en œuvre dans cet ouvrage; quant aux modernistes, ils en profiteront eux aussi pour jeter un regard différent sur la question des sources de la Réforme. L'A. n'avait pas à dresser une carte des cultes anciens et »modernes« qui fleurissent à la fin du moyen âge (p. 158, 557); mais le dimorphisme géographique dont il a éclairci la genèse aux derniers siècles

médiévaux devra être mis en rapport avec la carte de l'Europe réformée, de manière à relier ces deux « époques » de notre périodisation traditionnelle et vermoulue sur une base différente de celle sur laquelle on a essayé de construire récemment.¹

Joseph-Claude POULIN, Québec

Bertram RESMINI, *Das Arelat im Kräftefeld der französischen, englischen und angiovinischen Politik nach 1250 und das Einwirken Rudolfs von Habsburg*, Köln, Wien (Böhlau) 1980, IX-378 p., 5 cartes (Kölner historische Abhandlungen, 25).

Présenter l'histoire politique du royaume d'Arles dans la deuxième moitié du XIII^e siècle constitue une prestation méritoire: certes la matière est riche, mais le sujet difficile à cerner. Les termes *regnum Burgundie*, *regnum arelatense*, constituent des expressions, même pas géographiques, pour désigner un territoire séculairement dépourvu d'autorité royale autochtone; en pratique s'y juxtaposent quatre principautés territoriales – les comtes de Bourgogne, Savoie, Dauphiné et Provence – et une infinité de seigneuries de moindre accabit; alliances et rivalités locales forment un imbroglio dans lequel les historiens locaux eux-mêmes se retrouvent difficilement. Il était fatal que des influences extérieures se fissent jour à l'intérieur des limites du « royaume »: outre celle de l'Empire alors affaibli par le « grand interrègne » s'exerçait celle de la monarchie française installée dans quelques positions-clés, à Mâcon et à Beaucaire notamment. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, fit de la Provence la base de ses entreprises siciliennes, tandis que les rois d'Angleterre s'assuraient une clientèle auprès des princes savoyards. Tour à tour point d'appui, gage ou monnaie d'échange, le « royaume » constituait rarement une « fin en soi » sinon dans quelques vastes combinaisons aussi vite abandonnées que conçues, tel le projet de mariage du deuxième fils de Rodolphe de Habsbourg avec une princesse anglaise en 1277 dans lequel les mariés auraient reçu en partage la couronne d'Arles.

La consolidation de l'autorité impériale qui suivit l'avènement de Rodolphe de Habsbourg en 1273, allait-elle se faire sentir jusque dans l'Arelat? Ici comme en d'autres domaines, le roi Rodolphe adopta une attitude pragmatique, poursuivant avec tenacité des objectifs limités et privilégiant les secteurs où la position de l'Empire était liée aux intérêts territoriaux de la maison de Habsbourg. Bien avant son accession au trône, Rodolphe avait disputé la succession des Kyburg dans l'actuelle Suisse romande, et dans les secteurs germanophones autour de Berne et de Fribourg, à l'envahissante maison de Savoie, forte d'un vaste réseau de possessions et d'alliances.

Le subtil jeu de bascule, l'appui donné aux rivaux traditionnels des Savoyards en Dauphiné, Faucigny, Genevois et au pays de Vaud, enfin la campagne directement menée par l'empereur en 1283, n'aboutirent qu'à faire lâcher au comte Philippe de Savoie ses prétentions sur Berne et Gummenen, sans ébranler durablement la position de sa dynastie dans le domaine franco-provençal. Plus vulnérable paraissait la Franche-Comté, proche du domaine des Habsbourg et où le comte palatin Otton soumis aux influences françaises, devait compter avec la puissante seigneurie de Chalon-Arlay, maîtresse du col de Jougne. Ici encore, il fallut à l'empereur en 1288 une expédition à main armée contre le comte Renaud de Montbéliard, frère du palatin, prélude à la grande expédition de 1289 qui accula à la soumission à la fois le comte palatin lui-même et les citoyens de Besançon qui avaient pris son parti. La diète de Morat, tenue en mai 1291, parut

¹ Lionel ROTHKRUG, *Religious Practices and Collective Perceptions: Hidden Homologies in the Renaissance and Reformation*, constituant un numéro complet de la revue *Historical Reflections/Réflexions historiques* (Waterloo, Ontario) VII-1, 1980, XIII-266 p.